

In memoriam

Jacques LE BRUN (1931-2020)

Né à Paris le 18 mai 1931, Jacques Le Brun est contraint avec sa famille de quitter la capitale pendant la guerre. Il fait ses études secondaires à Moulins, dans l'Allier, revient à Paris pour deux ans de classes préparatoires à Henri-IV, poursuit par un cursus de Lettres (agrégé en 1955), tout en suivant les séminaires de Henri Gouhier, à l'Institut de philosophie de la Sorbonne, et surtout Jean Orcibal, à la section des Sciences religieuses de l'École pratique des hautes études, où s'affirme sa vocation d'historien. Il y rencontrera Michel de Certeau, qu'il introduira au Groupe d'histoire religieuse (groupe de la Bussière) dans les années 1960. Pensionnaire de la Fondation Thiers de 1956 à 1959 (avec Roger Zuber et Jacques Thuillier), puis enseignant à l'université de Poitiers et au Centre de télé-enseignement, il soutient sa thèse en 1971 : *La Spiritualité de Bossuet* (Librairie C. Klincksieck, 1972), sous la direction de René Pintard. Ses travaux s'orientent ensuite davantage vers Fénelon. Élu directeur d'études à l'EPHE en 1978, il y enseigne jusqu'à sa retraite, en 2000. Retraite très active, avec une série de publications majeures : *Le Pur Amour de Platon à Lacan* (Éditions du Seuil, 2002), *Le Pouvoir d'abdiquer. Essai sur la déchéance volontaire* (Gallimard, 2009), *Dieu un pur rien. Angelus Silesius. Poésie, métaphysique et mystique* (Éditions du Seuil, 2019) ; et trois importants recueils d'articles : *La Jouissance et le Trouble. Recherches sur la littérature chrétienne à l'âge classique* (Librairie Droz, 2004) ; *Sœur et Amante. Les biographies spirituelles féminines au XVII^e siècle* (Librairie Droz, 2013) ; *Le Christ imaginaire au XVII^e siècle* (Éditions Jérôme Millon, octobre 2020). J. Le Brun était sur le point de remettre ce dernier à l'éditeur lorsqu'il fut atteint par l'épidémie de Covid 19. Il s'est éteint à Paris, le matin du 6 avril 2020.

D'une œuvre aussi considérable (près de 300 références dans la bibliographie qu'il avait donnée pour le n° 48 du *Genre humain*, en 2009, et une production qui n'a pas cessé depuis), on n'évoque ici que les grandes lignes. Notons l'importance, dès la thèse, du travail d'archives et de l'édition de textes : le premier ouvrage de J. Le Brun, *Les Opuscules spirituels de Bossuet. Recherches sur la tradition nancéienne* (Annales de l'Est, 1970), est une enquête philologique ; il a édité la *Politique* de Bossuet (Librairie Droz, 1967) et deux ouvrages de Richard Simon (avec John D. Woodbridge, PUF, 1983 ; et Guy Stroumsa, Les Belles Lettres, 1998). Il a secondé puis relayé J. Orcibal dans la monumentale entreprise de l'édition de la *Correspondance* de Fénelon (Librairie C. Klincksieck, vol. I à V, 1972-1976 ; Librairie Droz, vol. VI à XVIII, 1987-2007), avec le concours du père Irénée Noye. De Fénelon il a encore donné l'édition des *Œuvres* dans la Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard, deux volumes, 1983 et 1997), permettant un renouveau en profondeur des recherches féneloniennes, y contribuant par des études indissociables de la plus grande attention aux textes, aux variantes (pour les opuscules spirituels le terme est faible, tant le plus souvent on ne dispose pas d'original, ou d'édition de référence), à la lettre. Il y a une « leçon du texte » et toute grande œuvre livre davantage que « l'intention » de son auteur. *Les Aventures de Télémaque* ont ceci de fascinant, telles que J. Le Brun nous a appris à les lire, que la culture lettrée de Fénelon l'a rendu disponible au mythe (la fable, dans le lexique du XVII^e siècle), y trouvant le lieu d'une expression de sa spiritualité : le sacrifice, la mort du fils, alors même qu'il échoue à la penser en doctrine. Ainsi se renouvelle ce qui était déjà l'intuition de la thèse : la querelle entre Bossuet et Fénelon est au fond celle d'anthologies contraires – évidence en l'homme du désir du bien chez le premier,

compréhension de l'expérience de dérélition et d'abandon chez le second. Dès lors elle prend place dans une histoire bien plus vaste. L'échec de Fénelon (sa condamnation par Rome en 1699) a certes fait date dans l'histoire du catholicisme, mais il est aussi la marque d'un « impossible à penser » : la question du pur amour devra trouver d'autres formulations, en d'autres lieux, et c'est déjà ce qu'enseignait le recours à la fable.

Cette attention au texte puisait des ressources explicites chez Jacques Lacan – un point encore qui rapprochait J. Le Brun de M. de Certeau, comme le souci de « l'écriture de l'histoire », l'historien trouvant dans l'expérience de sa propre écriture une sorte d'*analogon* à la « science concrète » que s'étaient voulues la mystique elle-même (« science expérimentale » selon Jean-Joseph Surin) et, au début du XX^e siècle, l'étude de la mystique – mais il avait fallu préférer « l'histoire » à la « doctrine » (ainsi Bremond passant de la psychologie religieuse à l'*Histoire Littéraire du sentiment religieux*). *Le Pur Amour de Platon à Lacan* fait la tentative d'une historicisation d'un objet commun – mais insaisissable autrement qu'en des « figures » – à la philosophie antique, à la spiritualité moderne, ou à l'écriture contemporaine (quoique discrètement convoqué, et jusque dans le livre sur le *Pèlerin chérubinique*, un contemporain capital nous semble avoir été Maurice Blanchot, celui en particulier de *L'Écriture du désastre*), et nommément la psychanalyse. Une des leçons de J. Le Brun était dans cette manière discrète et inlassable d'interroger le rapport de l'historien à son objet et par là de donner à cet objet une singulière actualité.

J. Le Brun fut encore l'auteur de précieuses synthèses, d'articles de dictionnaire (du *Dictionnaire de spiritualité*, Éditions Beauchesne, dès 1963, au *Dictionnaire des faits religieux*, PUF, 2010), un homme de revues aussi, infatigable recenseur, et jusqu'à ses derniers jours, des ouvrages qu'il jugeait notables dans son domaine, français ou étrangers. Ceux qui l'ont connu se souviendront de sa présence bienveillante, parfois malicieuse, toujours attentive et généreuse aux jeunes chercheurs. « À la fois marginal et central » (comme il le disait du séminaire d'Orcibal), J. Le Brun, qui n'a quasi pas dirigé de thèses, a participé à plus de quatre-vingt jurys. Il manque désormais, plus qu'on ne saurait dire, à tous ceux qui, après lui et avec lui, ont à explorer le XVII^e siècle religieux.

François TREMOLIERES